

Naissance d'un peintre

Je suis assise sur la machine à laver, ma soeur jumelle est assise près de moi, à ma droite dans la petite salle de bain de notre premier et dernier appartement familial. Certainement en fin de journée, après la douche. Nous avons 5 ou 6 ans. On porte toutes les deux une longue chemise de nuit que ma mère nous relève et nous demande de maintenir haute. Avec un crayon à yeux brun pour ma soeur jumelle et noir pour moi, elle peint alors nos sexes et dessine sur chacun d'eux une toison pubienne. Elle prend son temps. Elle s'applique. Le triangle du pubis, le haut des lèvres. Notre silence à ma soeur et moi pendant qu'elle nous maquille, notre attente, ma stupeur et l'étrangeté de ma curiosité à la fois éveillée et interdite.

En nous redescendant de la machine à laver elle nous demande d'aller voir papa dans la cuisine, de relever notre chemise de nuit et de lui dire en chœur *Regarde papa, ça y est, on est des femmes !* Nous n'avons pas réussi à parler d'une même voix, mais il a bien entendu. Je me souviens de ma crainte en prononçant cette phrase et de la spontanéité de son réflexe à lui, de son bras levé et de son doigt tendu qui nous enjoint de sortir de la cuisine sur le champ et de rejoindre notre chambre. Je me souviens de la réaction de ma mère *Oh mais...* qui ne comprend pas la sienne, de sa posture soudaine d'enfant innocente et naïve et de sa déception.

J'ai souvent pensé que j'aurais été dévastée s'il avait ri, s'il avait joué le jeu, mais peut-être pas. Peut-être que s'il avait simplement ri, j'aurais ri aussi. J'aurais alors compris qu'il s'agissait d'une *blague*, j'aurais compris.

La réaction de mon père a confirmé ce que je savais bien: ma mère avait fait une *bêtise* et cette bêtise était *extraordinaire*.

Elle nous avait clouées sur cette machine à laver, moi la première, puisque ma jumelle ne se souvient pas de cet évènement autrement que comme un souvenir *d'après photo*, de l'extérieur. Si elle reconnaît que c'est bien arrivé, le souvenir est resté à la surface. Moi, je suis restée suspendue au souffle de ma mère sur mon sexe, à son geste, sa concentration, son regard, sa main et ses crayons à paupières.

À chaque fois que j'ai abordé cet évènement auprès de ma mère, je me suis trouvée sidérée qu'elle minimise l'éventualité des conséquences qu'un tel évènement *aurait pu* engendrer... pour moi, sur moi, en moi. *Oh ça va, tourne la page !* Elle me reprochait de *psychologiser*, de chercher à donner du sens à ce qui n'en avait jamais eu, à sa légèreté, à son erreur ou à sa fantaisie, sa naïveté.

Je ne pourrais jamais savoir qu'elles ont été les conséquences de ce geste déplacé de ma mère. Et déplaçant.

Je me demande aujourd'hui si dans cet évènement s'est joué mon destin de peintre et de parent. Si cet évènement n'aurait pas fait de moi le peintre, la mère et le père que je suis devenue, et la femme que je deviens. Tant de questions, tant de réponses. Tant de silences, tant de questions. Tant de réponses, tant de silences.

Il n'y a pas mort d'homme ! m'a dit un jour ma soeur. Je n'en suis pas si sûre... Un certain homme est mort ce jour-là. L'idée d'un certain homme. L'éventualité d'un certain homme, en moi. Pour mille raisons et parce qu'il y a bien mille hommes, en moi, n'en déplaît à *ma mère*.

Personne n'est donc véritablement mort, mais un gouffre s'est clairement dessiné ce jour-là et n'a cessé de s'approfondir depuis. Un gouffre de questions, de réponses et de silences, un gouffre de paradoxes.

Je ne juge pas ma mère sur son geste, pas plus à 6 ans qu'aujourd'hui, mais j'assume mon propos à son rencontre et je précise : ce n'est pas l'évènement ou le geste de ma mère qui me révoltent. C'est la légèreté de son regard sur la question, l'étroitesse de son regard sur la question, la rigidité de son regard sur la question, et cette éternelle position qu'elle a à mon égard, à l'égard de ma singularité et de mon fonctionnement et qu'elle a à l'égard de tous ceux et celles qui témoignent d'une souffrance et font l'effort de *comprendre* pour sortir de cette souffrance.

Je dis *ma mère* parce qu'elle est la première personne dans mon histoire à incarner cet aveuglement. Cette posture selon laquelle le questionnement, la psychanalyse, l'investigation intellectuelle amènent à se considérer comme une éternelle victime, alors que c'est bien du contraire dont il s'agit. Je dis donc *ma mère*, mais mon propos ne concerne pas ma mère en particulier mais ces mères, ces hommes, ces individu.e.s et leur *tourne la page, il n'y a pas mort d'homme!* Absurdité de cette idée-posture qui nie qu'il est question de survie, d'élargissement des obsessions en perspectives, de souffrance, de reconstruction et de paix, vers l'amour.

Ce jour-là j'ai donc compris que je devrais toujours me méfier et me protéger de *ma mère*.

Ce jour-là j'ai compris que je peindrais et que je peindrais autrement que *ma mère*.

J'ai compris ce jour-là que certains peintres transgressent, dérangent, bouleversent et questionnent l'ordre établi et la moralité, qu'il n'y a pas mort d'homme à le faire et que certaines peintures donnent à réfléchir pour toujours. Qu'aussi intuitive puisse être la peinture, qu'aussi inconscient puisse être le geste du peintre, je choisirais moi de questionner mon geste, ma posture et mon intention *consciencieusement* car Art sans conscience *peut être* ruine de l'âme.

Ce jour-là enfin, j'ai compris que mon sexe était un oeil, ses lèvres des paupières et qu'il faudrait *faire avec*. Que mon sexe-oeil me serait autant utile à l'exercice de la peinture que mon souffle, mon regard, mes mains, mes pinceaux et mes couleurs... J'ai bien compris que j'aurais besoin du soutien d'un public comme j'ai pu bénéficier de celui de mon père ce jour-là. J'ai compris l'importance du regard d'un tiers, la nécessité du regard de l'autre et l'influence d'un autre regard que celui de *ma mère*.

Je n'aurais bien évidemment pas pensé qu'il me faille tant de courage pour peindre, que ce soit devenu si difficile aujourd'hui et que j'en vienne aux mots, comme je n'aurais pas pensé que c'est en dénonçant la posture-idée de *ma mère* que je pourrais enfin commencer à affirmer les miennes.